

Recherches sociographiques



Diane FARMER, *Artisans de la modernité. Les centres culturels en Ontario français*

Claude Couture

Volume 40, numéro 1, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057271ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057271ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couture, C. (1999). Compte rendu de [Diane FARMER, *Artisans de la modernité. Les centres culturels en Ontario français*]. *Recherches sociographiques*, 40(1), 200–202. <https://doi.org/10.7202/057271ar>

en situation d'incertitude comme Michael STORPER le souligne d'entrée de jeu, l'action collective risque de s'avérer infructueuse. Pourtant, du côté français, Jean-Louis SANCHEZ a eu l'audace dans son rapport *Action sociale, la décentralisation face à la crise* réalisée pour l'ODAS en 1996 de privilégier comme solution la restructuration administrative et la cohérence d'un cadre « intégratif », sous la surveillance active d'un état central encore très protecteur.

Et me voilà tout à coup prise de panique : et si la transition n'allait pas s'achever ? Le développement régional en serait-il réduit à développer un changement perpétuel ?

Nicole BOUCHER

*École de service social,
Université Laval.*

Diane FARMER, *Artisans de la modernité. Les centres culturels en Ontario français*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1996, 239 p.

Cette publication est une thèse de doctorat remaniée. L'auteure remercie d'ailleurs les professeurs Joseph Yvon Thériault et Caroline Andrew de l'Université d'Ottawa. L'étude comprend sept chapitres. Le premier porte sur l'évolution historique et sociologique du Canada français et de l'Ontario français ; le second, sur la francophonie ontarienne ; le troisième, sur l'émergence des centres culturels ; les quatre derniers chapitres sont consacrés à des exemples particuliers, soit en l'occurrence l'ARTEM pour Art Timiskaming, la Ronde pour la francophonie de Timmins, les « Trois petits points » pour la région d'Alexandria et enfin le MIFO pour le Mouvement d'implication francophone d'Orléans.

La thèse est la suivante : au milieu du XX^e siècle, avec le passage brusque du monde traditionnel au monde moderne, une francophonie ontarienne angoissée par la perte de ses points de repères traditionnels s'est dotée de centres culturels qui ont assuré la cohésion du groupe. Outre la recherche sur le terrain, la thèse est soutenue par l'armada traditionnelle des écrits en sciences sociales sur le Canada français communautaire et « en retard » : Max WEBER, Fernand OUELLET, Roger BERNARD, Danielle JUTEAU-LEE, Joseph Yvon THÉRIAULT sont tous au rendez-vous bibliographique de la définition canonique de la théorie du retard et de la rupture tradition-modernité. Aussi, pour ceux qui acceptent les paramètres de la théorie du retard, de la rupture brusque, de l'entrée tardive dans la modernité d'une communauté angoissée et entourée d'un monde anglo-américain monolithiquement moderne, voilà un travail bien fait qui regorge d'informations sur l'Ontario français.

Par contre, pour ceux qui n'acceptent pas cette théorie, qui doutent même de la pertinence, pour n'importe quelle société du monde occidental, d'une rupture brusque entre la tradition et la modernité, un certain nombre de questions se

posent. Commençons par Weber. Son influence en sciences sociales est toujours considérable, en particulier par son apport méthodologique. Mais, justement, les principes mêmes de l'individualisme méthodologique auraient dû amener Weber à penser la relation entre la tradition et la modernité en termes d'articulation complexe et non de rupture brusque. Robert NISBET, dans *La tradition sociologique* (Paris, PUF, 1984), a bien montré la fascination des sociologues classiques pour ce qu'ils ont perçu, dans le contexte du XIX^e siècle, comme une rupture. Mais le débat sur la modernité est devenu tellement complexe que ce consensus au sujet de la rupture a fait place à un consensus autour de l'impossible tâche de définir la modernité sans faire référence à la notion de continuité (voir Bryan S. TURNER (dir.), *Theories of Modernity and Postmodernity*, Sage, 1990).

Par ailleurs, en ce qui concerne le Canada français, depuis au moins les années 1950 et les travaux de Philippe GARIGUE, une « autre » littérature s'est développée, présentant un portrait du Canada français qui n'est pas celui d'une société traditionnelle, timorée, alors que d'autres travaux décrivent le monde anglo-américain sous un angle différent de celui qui a été adopté pour définir par contraste le Canada français. On n'a qu'à penser aux travaux de Jean-Pierre WALLOT et de Gilles PAQUET, de Paul-André LINTEAU et de Jean-Claude ROBERT, de Fernande ROY, de Micheline DUMONT, de Gilles BOURQUE et de Jules DUCHASTEL. Le travail en sciences sociales ne progresse que par la confrontation des interprétations. Aussi, dans un sens, on ne peut reprocher à Diane Farmer de ne pas avoir tenu compte d'une littérature théorique, méthodologique et (ou) propre au cas du Canada français puisque cette tâche incombait à ses directeurs. Pourtant, une discussion passionnante aurait pu ressortir de la confrontation des différentes théories appliquées à l'étude des centres culturels franco-ontariens.

À titre d'exemple, au début du chapitre 3, l'auteure écrit : « L'apparition du centre culturel est révélatrice de changements profonds au sein de la francophonie ontarienne. Il a été mis sur pied à la suite de l'éclatement de l'encadrement paroissial canadien-français, situation qui a eu pour effet de provoquer chez les francophones un climat d'incertitude. » Par contre, page 19, elle écrit : « Cette étude s'inscrit dans le courant de la sociologie compréhensive de Max Weber. La notion de compréhension renvoie à une double dimension : d'une part, la compréhension actuelle du sens visé dans un acte et, d'autre part, la compréhension explicative qui, en fonction d'une méthodologie rigoureuse, permet de saisir la motivation de l'acteur ». N'est-ce pas justement en regard de cette compréhension explicative que l'on peut se demander si ce sentiment d'insécurité des francophones n'est pas jusqu'à un certain point une projection des chercheurs contemporains à la recherche de la tradition perdue... ou qu'ils croient perdue ? Dans certains cas, comme chez les francophones d'Edmonton en Alberta, une paroisse francophone a été reconstruite depuis les années 1960 et a servi d'élément stratégique, politique, culturel et social, essentiel pour des francophones catholiques œuvrant pour la plupart à titre de professionnels dans un contexte strictement urbain. Depuis peu, un centre culturel a été érigé – tout près de l'église, donc près du centre de la paroisse –, et constitue maintenant un point de ralliement important pour la communauté sans que l'influence de la paroisse ait disparu. La réalité franco-ontarienne est-elle fondamentalement différente ? Où se situe alors la frontière entre la tradition et la

modernité ? Ce n'est pas très évident et d'aucuns pourraient sans doute repenser, à partir de l'exemple canadien-français, l'idée selon laquelle, à un certain moment de leur histoire, les sociétés occidentales auraient, l'une après l'autre, ou plutôt les unes plus précocement que les autres, vécu une rupture avec le monde dit traditionnel et basculé en bloc dans la modernité.

Claude COUTURE

*Faculté Saint-Jean,
University of Alberta.*

Dyane ADAM (dir.), *Femmes francophones et pluralisme en milieu minoritaire*, Actes du colloque des chercheuses féministes de l'Ontario français, présenté à l'Institut d'études pédagogiques de l'Ontario du 3 au 5 mars 1995, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1996, 134 p.

Les douze textes de ce recueil se répartissent en quatre sections : 1) la construction identitaire, 2) la santé et le bien-être personnel, 3) la formation et l'éducation, 4) le témoignage. Un découpage autre eût permis de mieux mettre en évidence le grand mérite de ce livre : la part appréciable faite à l'examen de la situation des Canadiennes francophones immigrantes, particulièrement celles « de couleur ». Environ un tiers des textes en traite spécifiquement, sans compter les évocations qu'en font les autres.

L'introduction énumère quels textes ont fait l'objet d'une évaluation anonyme. Pareille indication ne devrait pas constituer le seul critère de choix du lecteur pressé. Il se priverait ainsi de l'intéressant « témoignage » de Sylvie D'AUGEROT-AREND, récit d'expériences personnelles, finement analysées, de femme métèque en ce pays. L'auteure explique l'affolant jeu de marelle identitaire auquel oblige le regard d'autrui quand, en plus d'être femme, l'*objet* cumule les titres imposés d'« étrangère », de « visible » et de « francophone minoritaire ». L'affaire se complique et s'enlaidit quand, à ces baptêmes de force, s'ajoute la prétention naïve de la femme ainsi nommée de vouloir jouir des mêmes droits qu'autrui.

Les deux autres témoignages du recueil sont plutôt conventionnels. Ils reflètent les préoccupations professionnelles de leurs auteures, des intervenantes au sein d'organismes féminins francophones, particulièrement en Ontario et en Saskatchewan. Dans les deux cas, il s'agit de textes assez courts : à peine quatre pages chacun.

Venons-en à la première partie de l'ouvrage, morceau de choix si l'on se fie à la place qu'on lui donne et au fait que les quatre textes qui le composent ont tous été l'objet d'une évaluation anonyme. Je ne commenterai que les trois premiers.

L'article de Natalie BEAUSOLEIL, « Parler de " soi " et des " autres " femmes minoritaires : problèmes rattachés aux catégories d'identité dans la recherche